

Une ambassadrice des lettres québécoises -
La correspondance
G. Guèvremont - W.A. Deacon

Yvan Lepage
Université d'Ottawa

Fondée par Victor Barbeau en 1936, pour donner une voix autonome aux écrivains de langue française, la *Société des écrivains canadiens* n'en a pas moins été associée dès le début à sa sœur aînée, *The Canadian Authors Association*, créée à Montréal en 1921. Et pour consolider les liens entre les deux organismes, le président de la *Société des écrivains canadiens* tenait à déléguer au moins l'un de ses membres aux

congrès annuels de la *Canadian Authors Association*, dans les diverses villes du pays où cette dernière avait établi des sections. Le choix se portait généralement sur Germaine Guèvremont, qui connaissait l'anglais et qui occupa le poste de chef du secrétariat de la *Société des écrivains canadiens* de 1938 à 1948, avant de devenir membre du Conseil de la même Société. Et quand le congrès avait lieu à Montréal, comme en septembre 1942 et en juin 1950, ou que la section montréalaise de la *Canadian Authors Association* organisait des dîners littéraires, les membres de la *Société des écrivains canadiens* y assistaient généralement en assez grand nombre.

Mais où Germaine Guèvremont avait-elle appris l'anglais?

Issue d'une famille plutôt aisée de Saint-Jérôme, Germaine Grignon-Guèvremont, née le 16 avril 1893, avait pour père un doux rêveur, Joseph-Jérôme Grignon (1863-1930), avocat de profession, qui occupait ses loisirs à pêcher, à composer et à écrire. Sa mère, Valentine Labelle (1868-1932), était apparentée au curé Antoine Labelle (1833-1891) et à la cantatrice Albani (Emma Lajeunesse, 1847-1930). Cultivée et tôt émancipée, Valentine Labelle n'hésitait pas à braver les tabous en fréquentant les ateliers de peinture montréalais, afin d'y perfectionner un art qu'elle exerçait avec un réel talent. En témoignent les deux tableaux néo-impresionnistes reproduits dans le *Germaine Guèvremont* de Rita Leclerc (p. 13 et 15). Le premier, peint en 1898, représente l'église primitive de Saint-Jérôme, où furent baptisées Germaine (sous le nom de Marianne-Germaine) et ses sœurs aînées Jeanne (1890-1978) et Germaine (11 décembre 1891-16 août 1892). Le second est un portrait de la petite Marianne-Germaine, la future romancière;

elle nous y regarde intensément de ses grands yeux gris clair, à la fois curieux et inquiets.

Nommé protonotaire adjoint du district judiciaire de Terrebonne, en 1895, Joseph-Jérôme Grignon s'installa, avec sa famille, à Sainte-Scholastique (aujourd'hui Mirabel), chef-lieu du district, dans une grande maison qu'il se fit construire à proximité du palais de justice et de la prison. Rappelons pour mémoire que c'est dans cette prison, démolie en 1924, que furent pendus, le 10 mars 1899, Cordélia Viau et Samuel Parslow, devenus célèbres grâce au récit dramatique qu'en fit Pauline Cadieux, en 1976, sous le titre *Cordélia ou la lampe dans la fenêtre*, et au film qu'en tira Jean Beaudin en 1978.

Les assises criminelles transforment annuellement cette petite ville d'un millier d'habitants qu'est Sainte-Scholastique en un milieu passablement cosmopolite. Les auberges y grouillent alors d'avocats et de journalistes, francophones et anglophones. Valentine Labelle a sans doute acquis très tôt les rudiments de l'anglais, qu'il était de bon ton de parler dans toute famille bourgeoise, au Québec, au XIX^e et au début du XX^e siècle, et elle a pu trouver l'occasion de parler cette langue auprès de certains de ses professeurs de peinture, l'enseignement des beaux-arts étant alors, à Montréal, un quasi-monopole anglo-saxon.

Un père fantasque, une mère artiste. Cela suffit à expliquer l'éducation « assez fantaisiste » (Leclerc, p. 17) que reçut Germaine, d'abord au couvent de Sainte-Scholastique, puis ballotée d'un pensionnat à l'autre: Saint-Jérôme, Lachine et Toronto, où sa mère tint à l'envoyer afin de lui faire apprendre l'anglais. Où acquit-elle les bases de la sténographie, qui devaient lui permettre ensuite de travailler comme substitut

occasionnel du sténographe officiel, au palais de justice de Sainte-Scholastique? Peut-être chez les sœurs de Sainte-Anne, au couvent de Lachine. Cette connaissance pratique devait en tout cas lui être fort utile, plus tard, quand les circonstances l'amènèrent à diriger le secrétariat de la *Société des écrivains canadiens*. Certains des documents et procès-verbaux dactylographiés de la Société portent en effet des notes sténographiques de sa main (BAnQ, mss.061).

Sans apparemment avoir pu bénéficier comme sa sœur cadette d'un séjour d'un an à Loretto Abbey, à Toronto, Jeanne dut elle aussi apprendre un peu d'anglais. On comprendrait alors mieux pourquoi elle épousa, en novembre 1915, Benedict W. (Bill) Nyson, journaliste d'origine norvégienne dont la famille Grignon avait fait la connaissance l'année précédente, lors d'un séjour qu'il fit à Sainte-Scholastique afin d'y couvrir une affaire judiciaire pour le *Montreal Star*. Les Grignon l'avaient pris en affection et les deux filles s'étaient toutes deux entichées de ce beau « Survenant » polyglotte. Son choix se porta sur Jeanne, qui avait le même âge que lui et qui devait lui sembler moins romanesque que sa jeune sœur, laquelle avait déjà commencé, à cette époque, à publier, dans un petit journal étudiant, des billets sentimentaux signés « Janrhève ».

Quelques mois après le mariage de Jeanne et Bill Nyson, Germaine épousait un Sorelois, Hyacinthe Guèvremont, fonctionnaire au Service des douanes à Ottawa. Le jeune couple vécut quatre ans dans la capitale fédérale, avant de s'installer à Sorel. Les îles du lac Saint-Pierre, le Chenal du Moine et la paroisse Sainte-Anne-de-Sorel devaient inspirer à Germaine Guèvremont les personnages d'*En pleine terre*, du *Survenant* et de *Marie-Didace*, après lui avoir fourni l'occasion de devenir

journaliste: au *Courrier de Sorel*, d'abord, puis grâce à l'intermédiaire de son beau-frère, Bill Nyson, et à sa connaissance de l'anglais, comme correspondante régionale du *Montreal Gazette*.

Les Guèvremont s'établirent à Montréal en 1935. La Crise obligea Germaine à reprendre son métier de sténographe et de secrétaire aux assises criminelles. En 1938, elle succéda à Gérard Dagenais au poste de chef de secrétariat de la *Société des écrivains canadiens*, ce qui lui procura enfin un salaire sûr et régulier. Le pain quotidien ainsi assuré, elle put se livrer à partir de cette date à la création littéraire, Françoise Gaudet-Smet l'ayant invitée à écrire des contes pour la revue *Paysana*, qu'elle venait de fonder. Regroupés en recueil, ces contes (ou du moins la plupart d'entre eux) forment la matière d'*En pleine terre*, paru en 1942. À l'instigation d'Alfred DesRochers, avec lequel elle devait à partir de ce moment échanger une abondante correspondance, Germaine Guèvremont se mit à l'œuvre et rédigea les divers chapitres qui devaient aboutir au *Survenant* (1945) et à sa suite, *Marie-Didace* (1947). Ces deux romans lui valurent une célébrité exceptionnelle dans les milieux littéraires, au Québec et au Canada français, mais aussi en France, Plon en ayant assuré la diffusion. La radio, puis la télévision devaient ensuite faire pénétrer l'œuvre de Germaine Guèvremont dans tous les foyers canadiens-français et conférer à leur auteure une renommée digne de celle que connaissait alors son cousin Claude-Henri Grignon, le céléberrissime créateur des *Belles histoires des Pays-d'en-Haut*.

Critique littéraire au *Globe and Mail* de Toronto, William Arthur Deacon (1890-1977) présidait depuis 1944 le Comité des prix du Gouverneur général. Ces derniers avaient été créés

en 1937 par la *Canadian Authors Association*. Réservés jusqu'en 1940 aux ouvrages de langue anglaise, les prix inclurent pour la première fois, cette année-là, un roman québécois traduit en anglais : *Thirty Acres (Trente arpents)* de Ringuet. Il fallut ensuite attendre sept ans avant qu'un autre roman francophone, lui aussi traduit en anglais, soit couronné : *The Tin Flute (Bonheur d'occasion)* de Gabrielle Roy. Germaine Guèvremont sera le troisième auteur québécois à se voir attribuer ce prestigieux prix littéraire, et en très grande partie grâce à William Deacon, qui joua un rôle non négligeable au sein du comité chargé de juger de la valeur de *The Outlander*, regroupant, dans une traduction d'Eric Sutton, *Le Survenant* et *Marie-Didace*, devenus inséparables.

Au moment où s'ouvre la correspondance de Germaine Guèvremont et de William Deacon, en mars 1946, *Le Survenant* connaît un succès grandissant. Forte du prix Duvernay, qui lui a été accordé en octobre 1945, la romancière négocie un contrat avec l'éditeur parisien Plon pour une édition française de son roman, tout en se réservant les droits de traduction. Les études secondaires que William Deacon a faites au Collège de Stanstead, en Estrie, ne lui ont peut-être pas permis d'apprendre le français, mais elles l'ont rendu plus réceptif que la moyenne des Canadiens anglais à la littérature francophone du Québec. Et cette sensibilité s'est accrue au contact des œuvres et des écrivains eux-mêmes, grâce à son rôle de critique littéraire au *Saturday Night*, puis au *Globe and Mail*. S'il connaît déjà Ringuet et Gabrielle Roy, Deacon s'intéresse, en mars 1946, à cette nouvelle romancière dont tout le monde parle: Germaine Guèvremont. Et c'est dans le dessein de faire connaître *Le Survenant* aux lecteurs du *Globe and Mail* qu'il a dû demander à Germaine Guèvremont

d'adresser un exemplaire de son roman à sa collaboratrice Edith Ardagh (qui, elle, connaît le français) pour qu'elle en fasse le compte rendu. Lui souhaite pour sa part se rendre à Montréal pour interviewer l'écrivaine et l'inciter à faire traduire son roman en anglais.

Si jamais elle a existé, la lettre que William Deacon a pu envoyer à Germaine Guèvremont à ce sujet, fin février ou début mars, ne s'est pas conservée; mais peut-être lui a-t-il tout simplement téléphoné pour lui exposer ses projets. Nous avons, du moins, la réponse de Germaine Guèvremont, qui constitue la première pièce de la correspondance entre la romancière et William Arthur Deacon¹. Rédigée exceptionnellement en français (comme la lettre 4), elle ne dépasse pas quatre lignes et tient moins de la lettre proprement dite que du court billet accompagnant un envoi (un exemplaire du *Survenant* peut-être?). Le ton, quoique encore assez formel, laisse percer dans la salutation finale un début de familiarité: « Avec mes amitiés ». Indice d'une rencontre préalable? Le congrès de la *Canadian Authors Association* s'était tenu à Montréal, en 1945: Germaine Guèvremont et William Deacon ont fort bien pu faire connaissance à cette occasion.

Le compte rendu d'Edith Ardagh et l'interview de William Deacon parurent sur la même page, le samedi 13 avril 1946, dans le *Globe and Mail*. Germaine Guèvremont faisait ainsi une première percée dans les cercles littéraires torontois, qui allaient bientôt l'accueillir avec toute la chaleur qu'elle savait

¹ Voir Mariel O'Neill-Karch (éd.), *En dépit des frontières linguistiques. Correspondance littéraire entre Germaine Guèvremont et William Arthur Deacon (1946-1956)*. Les numéros des lettres cités dans le texte renvoient à ce volume.

susciter par sa seule présence. William Deacon avait pris la précaution de soumettre son texte à sa correspondante avant de le publier. Bien lui en prit, car il dut en retrancher une anecdote qui nous reste obscure et que la romancière lui avait sans doute racontée pour le faire rire, comme on raconte une bonne blague, persuadée que son interlocuteur comprendrait qu'elle devait rester confidentielle. Les lettres 2 et 3, écrites cette fois en anglais, pour plus de clarté (Germaine Guèvremont ayant pu mesurer entre temps le niveau de compétence en français de son correspondant), témoignent, dans leurs circonlocutions même, de l'embarras de l'épistolière, obligée d'expliquer à un Deacon peu subtil les motifs de la censure qu'elle devait à contrecœur lui imposer. Et les correspondants de se lancer dans un concours de modestie et d'auto-dépréciation, encore qu'il nous manque la réponse (télégraphiée?) de William Deacon à la lettre du 27 mars 1946 (lettre 2).

Les lettres 5 et 6 ont trait au congrès de la *Canadian Authors Association* qui eut lieu à Toronto, au printemps de cette même année 1946. Germaine Guèvremont y assistait à titre de déléguée de la *Société des écrivains canadiens* et, pour la première fois, en sa qualité d'auteure. Dans sa lettre du 10 juillet (n° 5), elle remercie Deacon « pour toutes les attentions qu'il a eues pour [elle] » lors de son séjour dans la ville-reine, et elle le félicite pour son élection à la présidence nationale de la *Canadian Authors Association*, fonction qu'il allait occuper au cours des deux années suivantes (1947 et 1948).

Parmi les objectifs, aussi nobles qu'ambitieux, que William Deacon s'était fixés figure, au premier plan, la création d'une série parallèle de prix du Gouverneur général pour les

écrivains francophones. Ce projet n'allait aboutir qu'en 1959, quand l'administration des prix passa sous la responsabilité du Conseil des Arts du Canada, nouvellement créé. Les premiers lauréats francophones en seront Félix-Antoine Savard, pour *Le Barachois* (poésie), et André Giroux, pour *Malgré tout, la joie* (roman). La résistance aura été trop forte parmi les membres de la *Canadian Authors Association*, confortablement retranchés derrière leurs frontières culturelles et linguistiques. Aussi est-ce tout à l'honneur de William Deacon que d'avoir travaillé sans relâche au rapprochement entre écrivains anglophones et francophones.

Si l'on excepte une brève lettre isolée de Germaine Guèvremont en date du 9 octobre 1946 (n° 7), on constate un long silence de près de quatre ans dans la correspondance Guèvremont-Deacon. Un silence occupé, dans la vie de la romancière, par la fin de la rédaction de *Marie-Didace*, publié en août 1947, une première adaptation radiophonique de son diptyque romanesque, son élection à l'Académie canadienne-française et la préparation de la double traduction – anglaise et américaine – du *Survenant* et de *Marie-Didace* par Eric Sutton. Ce dernier devait mourir à l'automne 1949, trop tôt donc pour voir le fruit de son travail, *The Outlander* (version américaine) et *The Monk's Reach* (version anglaise) ayant paru simultanément à Londres, New York et Toronto, en février 1950.

Les lettres 8 et 9 et les documents qui les accompagnent ont précisément trait à cette traduction, rendant enfin l'œuvre romanesque de Germaine Guèvremont accessible aux nombreux lecteurs anglophones du Canada, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Le succès fut immédiat, le premier tirage new-yorkais ayant été épuisé en quelques semaines, ainsi que

Germaine Guèvremont se plaît à l'annoncer à un Deacon sceptique, dans sa lettre du 22 mars 1950, en faisant malicieusement référence à son compte rendu du 18 mars : les Américains, y prédisait-il imprudemment, seront peu nombreux à s'intéresser à une œuvre aussi subtile...

On sait, grâce à un article de Deacon du 1^{er} juillet 1950, que Germaine Guèvremont profita du passage à Montréal des écrivains torontois, lors du congrès de la *Canadian Authors Association* du mois de juin, pour en inviter quelques-uns à dîner chez elle. Parmi les convives, William Deacon nomme Marjorie Wilkins Campbell (1902-1986). Germaine Guèvremont prononça aussi à cette occasion, sur « les malheurs d'un écrivain qui tente de publier à compte d'auteur », une conférence, en français, « remplie d'humour et de malice », ainsi que nous l'apprend William Deacon. La romancière savait parfaitement de quoi elle parlait, elle qui avait vécu cette expérience lors de la publication du *Survenant*, en 1945. La célébrité était venue, depuis lors, non seulement au Canada français, mais aussi dans les milieux anglophones, grâce à *The Outlander*. La traduction arrivait à son heure : le Canada anglais était en effet tout disposé à se laisser séduire à son tour par ce personnage hors du commun qu'est le Grand-dieu-des-routes, symbole de la modernité dans laquelle le Canada d'après-guerre s'apprêtait à basculer.

Le 23 avril 1951, Franklin Davey McDowell, successeur de William Deacon à la présidence du Comité des Prix du Gouverneur général, adressait une lettre à Germaine Guèvremont pour lui annoncer qu'elle venait de remporter le prix de la meilleure œuvre de fiction pour l'année 1950 (Leclerc, p. 76). Le prix lui fut remis fin juin, à Banff, à l'occasion

du congrès annuel de la *Canadian Authors Association*. Cet honneur insigne qui lui était ainsi rendu – et qui contribua à étendre encore plus son audience dans le monde anglophone –, Germaine Guèvremont le dut en grande partie à son ami William Deacon, ainsi qu'on l'a vu. Membre du jury des Prix du Gouverneur général, William Deacon mit en effet tout son poids dans la balance pour lui faire obtenir ce prix. Non sans maladresse, toutefois, à en juger par la sévère sanction que lui imposa le président en le démettant de ses fonctions. William Deacon en fut profondément ulcéré, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il adressa à F. McDowell, en août 1951, et qu'on pourra lire en annexe à l'édition de la correspondance Guèvremont-Deacon (O'Neill-Karch, p. 187-191).

Devenue la « coqueluche » des milieux littéraire et mondain de la ville-reine, Germaine Guèvremont y passa cinq jours, début avril 1952, se prêtant de bonne grâce aux interviews, cocktails, thés, dîners et autres réceptions organisées en son honneur. Journalistes, commentateurs radiophoniques, éditeurs, professeurs, bibliothécaires, avocats et médecins en vue tenaient, autant que leurs épouses, à rencontrer cette romancière francophone capable de s'exprimer en anglais et de jeter ainsi un pont sur les « deux solitudes » dans lesquelles anglophones et francophones étaient jusque-là restés passablement enfermés. William Deacon avait trouvé en Germaine Guèvremont l'ambassadrice par excellence des lettres québécoises au Canada anglais, et à Toronto en particulier. Il lui reconnaît ce rôle, sans le moindre détour, dans sa lettre du 16 avril 1952 (n° 10).

En deux ans, le ton a changé entre les deux correspondants, l'appel un peu guindé « Chère Madame / Cher

Monsieur » ayant cédé la place à la formule plus familière « Chère Germaine / Cher Bill ». Le succès de *The Outlander* a resserré les liens qui les unissaient depuis 1946, et la mission interculturelle, à laquelle William Deacon a réussi à associer sa correspondante, a créé entre eux une certaine intimité. La formule finale de la lettre du 16 avril 1952 est à cet égard tout à fait révélatrice, William Deacon abandonnant pour une rare fois l'anglais pour écrire, dans un français approximatif: « Avec salutations tendresses ». Les cinq jours que Germaine Guèvremont vient alors de passer à Toronto ont fait, écrit William Deacon, « avancer [sa] carrière d'écrivain ». « Dorénavant », conclut-il, toujours optimiste, « vous ne viendrez plus à Toronto en *étrangère*. Vous serez une Canadienne qui se rend dans une ville voisine où vous vous sentez chez vous, comme moi à Montréal ». « À Westmount » eût été plus juste, William Deacon ne parlant pas français. Mais qu'à cela ne tienne : les écrivains francophones, conscients de leur statut de minoritaires en Amérique du Nord, combleront le fossé linguistique afin d'assurer la communication avec leurs confrères anglophones obstinément unilingues.

Cette intimité entre William Deacon et Germaine Guèvremont se révèle aussi par les confidences qu'ils se permettent dans leur correspondance sur des sujets aussi personnels que la santé, l'argent, et même l'allégeance politique. Germaine Guèvremont n'hésite pas, en effet, à déclarer devant les Torontois, en 1952, qu'elle est favorable au parti conservateur, pourtant dans l'opposition depuis 1935 et qui devait y rester jusqu'à l'arrivée au pouvoir de John Diefenbaker, en 1957. Dans sa lettre du 25 mai 1952 (n° 11), la romancière confie à William Deacon que l'Université Laval s'apprête à lui décerner un doctorat honorifique. Ce dernier

réplique (lettre 12: 4 juin 1952) en lui révélant qu'il vient de faire un court séjour à Montréal, pour assister, à l'Université McGill, à la collation des grades au cours de laquelle son fils a reçu un diplôme en musique; mais il n'a pas eu le temps, s'excuse-t-il, de se mettre en rapport avec elle. Il lui donne cependant rendez-vous à London, fin juin, au congrès annuel de la *Canadian Authors Association*. « Je ne pourrai pas y assister », répond-elle, le 15 juin 1952. « Je suis sans le sou! Ma bourse est comme une île déserte » (lettre 13).

Germaine Guèvremont assistera en revanche au congrès de 1953, à Toronto, en compagnie du docteur Adrien Plouffe (qui devait, neuf ans plus tard, parrainer son élection à la Société royale du Canada), d'Yves Thériault et de quelques autres délégués de la *Société des écrivains canadiens*, ainsi que nous l'apprend un article de Deacon du 27 juin 1953.

Interrompue, semble-t-il, en juin 1952, la correspondance reprit dix-huit mois plus tard, le 5 décembre 1953. Chargé par *The American People's Encyclopaedia Yearbook* d'innover en ajoutant à sa chronique annuelle du livre canadien deux brefs paragraphes consacrés à la production canadienne-française la plus représentative, William Deacon, pris au dépourvu, dut faire appel à son amie Germaine Guèvremont (lettre 14). Flattée sans doute par cette marque de confiance, celle-ci lui fournit trois jours plus tard (lettre 15) les titres demandés, accompagnés chacun d'une appréciation personnelle: *Pierre le magnifique* de Roger Lemelin, *Poussière sur la ville* d'André Langevin (prix du Cercle du Livre de France) et *Henri Bourassa* de Robert Rumilly. Et elle termine sa lettre par une confidence: elle est hantée par le besoin d'écrire une suite à *Marie-Didace*; mais le temps lui manque, absorbée qu'elle est par l'écriture radiophonique,

qu'elle qualifie de « poison », de « drogue », en raison surtout de l'argent que cela lui rapporte. Et d'ajouter : « [...] cela peut m'être utile pour mon prochain livre, car je vois mieux ainsi les souffrances qu'ont endurées mes personnages durant la Dépression... à travers leur auteur » (O'Neill-Karch, p. 117).

Une confiance en appelant une autre, William Deacon lui écrit, quelques jours plus tard (lettre 16), en joignant à sa lettre un exemplaire de la nouvelle édition de son étude intitulée *The Four Jameses* : « Je ne connais pas grand-chose de mes ancêtres irlandais qui ont immigré en 1800. Le Canada est mon seul pays. Je déteste plutôt *les Anglais* [en français dans le texte], et je hais l'impérialisme. Mais, de nos jours, le danger vient des U.S.A. Je crois que les Canadiens, autant français qu'anglais, vont faire front commun contre la domination américaine » (O'Neill-Karch, p. 119-120).

La correspondance s'interrompt de nouveau à la mi-décembre 1953 pour ne reprendre qu'en mars 1956. William Deacon fait alors part à Germaine Guèvremont de son désir de la rencontrer lors de son prochain passage à Montréal, où il doit prendre la parole devant les membres du *Women's Canadian Club* (lettre 18). La romancière dut lui faire une réponse favorable, puisque William Deacon rendit compte de sa visite dans l'édition du 17 mars du *Globe and Mail* : « Germaine Guèvremont m'a reçu dans son appartement confortable, dans un immeuble à trois étages, à l'ancienne mode – auquel on accède par un escalier extérieur [au 1010 de la rue Sherbrooke est]. Nous sommes de vieux amis, mais c'était la première fois (confie-t-il) que je rencontrais Hyacinthe, son mari jovial qui lui a enseigné la chasse aux canards et le jeu de poker. [...] Madame Guèvremont a souffert de pneumonie vers la fin de janvier [...] »

(O'Neill-Karch, p. 124-125). Et les révélations qui suivent sont à l'avenant. On peut douter que le *Globe and Mail* publierait aujourd'hui pareils potins. Mais on peut encore apprendre, en parcourant ce billet, que Germaine Guèvremont poursuit, « lentement, une page à la fois », la rédaction du troisième volet de ce qui devait former un triptyque romanesque. Ce projet, comme on sait, avorta. Un seul chapitre vit le jour, et il fut publié en 1959, sous le titre « Le plomb dans l'aile ». La matière, cependant, devait alimenter la troisième saison du téléroman : « Marie-Didace », diffusé sur la chaîne française de Radio-Canada, du 25 septembre 1958 au 25 juin 1959.

Germaine Guèvremont participa au congrès annuel de la *Canadian Authors Association*, à Halifax, à la fin du mois de juin 1956. Et ainsi que nous l'apprend un article de Deacon du 30 juin 1956, elle y prononça une « conférence remplie d'humour [...] sur ses expériences comme auteur de téléroman » (O'Neill-Karch, p. 126).

La dernière pièce de cette correspondance est signée « Germaine ». Elle date du 1^{er} septembre 1956 et elle relate, en termes émus, les derniers jours d'un ami des Guèvremont, le juge Edgard-Rodolphe Chevrier, mort d'une attaque d'apoplexie le 26 août 1956.

*

Pour modeste qu'elle soit, la correspondance publiée dans une traduction française sous le titre de *En dépit des frontières linguistiques* fournit, comme on le voit, des renseignements précieux sur l'état de la littérature canadienne, aussi bien française qu'anglaise, et sur l'évolution des mentalités, dans les cénacles littéraires de Toronto, après la

Deuxième Guerre mondiale. Montréal, ville bilingue, a toujours manifesté une assez grande ouverture d'esprit à l'égard de la littérature canadienne-anglaise. Les nombreuses traductions de l'anglais au français en constituent le meilleur indice. Mais Toronto, toujours peuplée alors, pour l'essentiel, de descendants britanniques, semble poursuivre un unique dessein: perpétuer en terre canadienne les us et coutumes de la mère patrie (la série des *Jalna* est révélatrice à cet égard). William Deacon aura contribué à changer la mentalité de ses compatriotes et à leur faire apprécier une littérature canadienne-française pour laquelle beaucoup d'entre eux, si l'on juge par les membres du Canadian Authors Association, n'avaient jusqu'alors éprouvé qu'indifférence ou dédain. Ce n'est pas un mince mérite. Mais cette mission qu'il s'était donnée, il n'aurait pas pu la mener à bonne fin sans l'appui constant de cette femme remarquable que fut Germaine Guèvremont. Elle n'était pas le seul auteur québécois à parler les deux langues, mais aucun ne semble avoir manifesté la même ouverture à l'autre, le même dévouement et la même générosité. S'étonnera-t-on après cela qu'elle ait créé à son image ce personnage à la fois mythique et éminemment moderne qu'est le Survenant?

Bibliographie

ARDAGH, Edith (1946), « A Gently Satiric Novel of Sorel Town Where Richelieu and St. Lawrence Join », *The Globe and Mail*, April 13, p. 9.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, mss. 061 : Société des écrivains canadiens.

- DEACON, William Arthur (1946), « Germaine Guevremont: An Interview », *The Globe and Mail*, April 13, p. 9.
- (1950), « Distinguished Canadian Novel in Good English Translation », *The Globe and Mail*, March 18, p. 12.
- (1950), « The Fly Leaf », *The Globe and Mail*, July 1, p. 16.
- (1953), « The Fly Leaf », *The Globe and Mail*, June 27, p. 4.
- (1956), « Visiting Folks in Montreal », *The Globe and Mail*, March 17, p. 8.
- (1956), « The Fly Leaf », *The Globe and Mail*, June 30, p. 8.
- LECLERC, Rita (1963), *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui, 1».
- O'NEILL-KARCH, Mariel (éd.) (2007). *En dépit des frontières linguistiques. Correspondance littéraire entre Germaine Guèvremont et William Arthur Deacon (1946-1956)*, Ottawa, Les Éditions David.

Résumé

Une étude de la correspondance entre Germaine Guèvremont et William Arthur Deacon montre comment Guèvremont, grâce à son bilinguisme et son ouverture d'esprit, a su encourager les efforts de Deacon pour faire mieux connaître la littérature québécoise au Canada anglais. Cette correspondance offre ainsi des renseignements précieux sur l'état de la littérature canadienne à l'époque, aussi bien française qu'anglaise, et sur l'évolution des mentalités dans les cénacles littéraires de Toronto après la Deuxième Guerre mondiale.

Abstract

A study of the correspondence between Germaine Guèvremont and William Arthur Deacon illustrates how Guèvremont, thanks to her bilingualism and spirit of openness, was able to aid Deacon in his efforts to make Québec literature better known in English Canada. This correspondence offers valuable insight into the state of Canadian literature, both French and English, at the time, and into the evolution of attitudes in Toronto's literary circles in the aftermath of the Second World War.